

Isabelle Carré (avec Swan Arlaud) donne vie dans une adaptation théâtrale au bouleversant récit autobiographique d'une femme dans la tourmente noire et crue de la prise en avril 1945 de la ville par l'armée russe. Voyage en enfer.



Le régime nazi qui s'effondre au printemps 1945 laisse Berlin aux mains de l'armée rouge, ivre de vengeance après les trois années de guerre acharnée qui a ensanglanté l'Est de l'Europe. Commence alors une période de violence incontrôlée, parce que peut être incontrôlable, qui a été passée sous silence la paix revenue. Aux malheurs matériels inhérents à toute guerre s'ajouteront, entre mai et Juin 1945, les violences volontaires et généralisées imposées aux femmes souvent seules, veuves ou attendant le retour des hommes mobilisés.

« Oui, c'est bien la guerre qui déferle sur Berlin. Hier encore ce n'était qu'un grondement lointain, aujourd'hui c'est un roulement continu. On respire les détonations. L'oreille est assourdie, l'ouïe ne perçoit plus que le feu des gros calibres. Plus moyen de s'orienter. Nous vivons dans un cercle de canons d'armes braquées sur nous, et il se resserre d'heure en heure (...) vers 1 heure du matin, j'ai quitté la cave pour regagner le premier étage et m'étendre sur le divan, chez la veuve. Soudaine et violente chute de bombes, l'attaque aérienne se déchaîne.

J'attends, je vogue dans un demi-sommeil, tout m'est égal. La vitre a volé en éclats, le vent s'engouffre avec des relents d'incendie . Sous ma couette, j'ai le sentiment imbécile d'être en sécurité, comme si la literie était en métal. Alors qu'en réalisé elle constitue un réel danger. Le docteur H. a raconté qu'un jour qu'il avait dû soigner une femme atteinte par des projectiles dans son lit, des particules de l'édredon avaient pénétré dans ses plaies et il était presque impossible de les en extraire. Mais il arrive un moment où l'on est mort de fatigue, et où cette fatigue l'emporte sur la peur. C'est sans doute pour cela que les soldats du front finissent aussi par s'endormir dans leur gadoue. (...) La veuve s'assied près de moi sur le bord du lit, elle est en train d'ôter ses souliers quand... vacarme, fracas Pauvre porte de derrière, pitoyable fortification ! Ca tape, ça cogne, les chaises valent sur les dalles. On entend des pas qui se précipitent, des hommes qui se bousculent, des voix rudes et grossières. Nous nous regardons. Une fissure dans le mur qui sépare la cuisine de la salle à manger laisse entrevoir une lueur vacillante. Maintenant, les pas sont dans le vestibule. Quelqu'un est en train d'enfoncer la porte de notre chambre. Un, deux, trois, quatre types. Tous lourdement armés, mitraillettes à la hanche. Ils nous jettent un rapide coup d'oeil, à nous, les deux femmes, sans dire un mot. L'un d'eux traverse aussitôt la pièce jusqu'à l'armoire, ouvre les deux tiroirs, y farfouille, les referme brutalement, dit quelque chose d'un ton méprisant et sort à pas lourds. On l'entend fureter dans la pièce voisine qu'occupait jadis le sous-locataire de la veuve, avant de devoir rejoindre le Volkssturm. Les trois autres restent là sans rien faire, chuchotent entre eux, m'examinent à la dérobée. La veuve s'est rechaussée en toute hâte, elle marmonne qu'elle va monter chercher de l'aide dans les autres appartements. Là voilà partie. Aucun homme ne la retient. Que faire ? D'un coup je me sens follement ridicule dans ma chemise de nuit rose bonbon avec ses petits rubans, assise là sur mon lit, devant ces trois gaillards étrangers (.....)

Revivant au présent ces quelques jours où la morale n'existe plus, Martha témoigne. On entend ce qui ne devait pas être dit, ce qui encore aujourd'hui dans les multiples conflits guerriers qui traversent le monde n'est pas dit ou peu dit : la violence particulière réservées femmes, victimes expiatriques désignées. « *Je suis là, comme une poupée, insensible, traînée de gauche et de droite, une chose en bois.* »

D'abord victime, elle finit pour survivre par négocier et se fait monstre pour supporter l'abomination. «

J'éclate de rire au milieu de tous ces pleurs : eh bien quoi, je suis vivante non ? tout finit par s'oublier !

»

Une femme à Berlin

Lundi, 17 Janvier 2011 23:28

Une femme à Berlin

